

Analyses d'ouvrages

A.-P. DE CANDOLLE (2004). *Mémoires et souvenirs (1778-1841)*. Edités par Jean-Daniel Candaux, Jean-Marc Drouin, avec le concours de Patrick Bungener et René Sigrist. Bibliothèque d'Histoire des Sciences n° 5. Georg, Genève. 591 pp. 50 Frs. ISBN: 2-8257-0832-1.

Il faut saluer comme un événement majeur pour l'histoire de la botanique cette réédition annotée des *Mémoires et souvenirs* du botaniste genevois Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841). Uniquement basée sur le manuscrit autographe déposé dans la famille Candolle, cette présente édition – qui a nécessité cinq ans de travail! – reproduit intégralement et pour la première fois la version finale telle que l'avait laissée Candolle à sa mort. Comme le fait bien remarquer la «Note éditoriale» (pp. 39-42) en préface de l'ouvrage, cette édition complète, mais ne remplace pas entièrement sa variante princeps de 1862 – épuisée! – éditée par Alphonse de Candolle, le fils d'Augustin-Pyramus. Elle l'enrichit en restituant au lecteur dans leur intégralité les nombreuses coupures opérées sur des mots ou des phrases par Candolle fils dans le manuscrit original. Ces censures relèvent de détails personnels et intimes de la vie racontés par A.-P. de Candolle, de propos critiques – acerbes ou ironiques – sur des personnalités de l'époque, et de son scepticisme exprimé à l'égard du christianisme. Alphonse avait voulu toutes ces omissions pour ne pas froisser des personnes vivant encore en 1862, et pour livrer à la postérité – peut être inconsciemment – une image de son père tel que lui-même se la représentait. Par ses retranchements volontaires, ses objectifs sensiblement différents de la présente édition et ses notes additionnelles tous issus de la main d'Alphonse, la version de 1862 constitue une œuvre en soi propre à un homme et à une époque. Par conséquent, elle apparaît vis-à-vis de cette nouvelle parution plus comme son complément que sa version obsolète, en permettant une meilleure compréhension des personnages que furent les Candolle père et fils et des rapports existant entre eux. Le présent ouvrage, comme le soulignent bien les éditeurs, doit être regardé aussi comme une première étape stimulante visant à une approche plus complète de la vie et l'œuvre d'A.-P. de Candolle, par le biais de l'édition de sa correspondance, de la plupart de ses journaux de voyage et de ses autres ouvrages restés jusqu'à ce jour complètement inédits.

Précédé d'une brillante et consistante introduction (pp. 1-35) signée par l'historien Jean-Marc Drouin résumant les grandes lignes des *Mémoires et souvenirs* et replaçant A.-P. de Candolle et son œuvre dans l'histoire de la botanique, le texte lui-même est éclairé de manière agréable par de nombreuses notes explicatives concises (quelques 1750 notes de bas de page!). Celles-ci sont relatives soit à des identifications de personnes, de lieux et de plantes, soit à des faits découlant de l'histoire générale ou de l'histoire des sciences relatés dans le texte. Les éditeurs ont tenu aussi dans leurs notes à signaler la localisation actuelle d'écrits restés manuscrits d'Augustin-Pyramus, et à comptabiliser, pour les correspondances importantes, le nombre de lettres reçues par Candolle de ses épistoliers et déposées aux Conservatoire et Jardin botaniques de Genève ou dans la famille Candolle (Archives de Candolle). On remarquera en fin d'ouvrage l'abondante bibliographie chronologique de ses publications (pp. 551-579) qui améliore grandement, par son exhaustivité, celle que nous avait laissée John Briquet dans sa fameuse *Biographies des botanistes à Genève*. Si l'on y déplore certains oublis (telle la lettre adressée à Henry Stephens publiée dans le *Quarterly Journal of Agriculture* vers 1835 et mentionnée en p. 446 des *Mémoires*), on se félicitera de voir en revanche chacune des publications candolléennes incluse à l'aide d'une référence (mise entre crochets) dans le texte des *Mémoires* à l'endroit même où Candolle en parle. On appréciera encore – malgré quelques erreurs – la table en appendice (pp. 581-591) donnant les noms de personnes et leurs pages correspondantes dans le texte, mais on regrettera l'absence d'un index des matières et des thématiques présentes dans les *Mémoires*. Cet index – même imparfait – aurait été d'une précieuse aide, non pour le simple lecteur, mais pour le chercheur, tant cette autobiographie de Candolle recèle d'informations et de matériaux servant à l'histoire des sciences (botanique, agriculture), à l'histoire des idées (croyance religieuse, idées politiques, anthropologie raciale), aussi bien qu'à l'histoire sociale des sciences (rapports entretenus entre activité scientifique, vie sociale et personnelle) et celle des pratiques scientifiques et de la constitution des savoirs.

Pour quiconque veut comprendre l'homme que fut Augustin-Pyramus de Candolle et son œuvre, la lecture de son autobiographie est indispensable. Comme le souligne Jean-Marc Drouin dans son introduction, la production candolléenne constitue un monument, aussi bien par le bouleversement qu'elle amène dans l'histoire de la botanique (triomphe de la classification naturelle, émergence de la géographie des plantes) que par son ampleur. «Pour s'y orienter, résume bien Drouin,

la lecture des *Mémoires et souvenirs* offre quelques clés, en même temps qu'elle en restitue l'élaboration, de manière reconstruite certes mais infiniment vivante, tant la passion du savoir s'y mêle au goût de la vie» (p. 31). La genèse et les lignes de force de la pensée de Candolle apparaissent en lumière à la lecture de son autobiographie, et permettent de mieux saisir le sens, la portée et l'importance de ses écrits.

Découpée en six parties chronologiques (intitulées 'Livres') voulues par Candolle, l'autobiographie débute par le *Livre premier* qui nous relate ses années de jeunesse et de formation à Genève jusqu'à l'hiver 1797. On y voit ainsi l'influence décisive des savants genevois d'alors – Jean Senebier, Charles Bonnet et Jean-Pierre-Etienne Vaucher – sur ses premiers travaux botaniques entièrement voués à l'étude de la «physique végétale», soit relatifs, en d'autres mots, à l'anatomie et la physiologie végétale. A Genève, en cette fin du XVIII^e siècle, la recherche et l'enseignement dans les sciences végétales traitent principalement de «physique des plantes» au dépend d'études ayant purement trait à la botanique. Cette insatisfaction de n'apprendre à l'Académie que le noms des parties végétales sans recevoir aucune formation sur les systèmes de classification et l'annexion de Genève à la France le pousse à monter à Paris faire carrière dès 1798. Là-bas, confie-t-il, il pourra étudier la médecine tout en se formant à la botanique, et se donner ainsi une double chance professionnelle: soit de faire une carrière dans les sciences naturelles s'il y parvient, soit de vivre de la médecine s'il ne réussit pas à se faire un nom dans le domaine de l'histoire naturelle.

Le *Livre second* relate son séjour dans la capitale française de 1798 à 1808. Candolle raconte avec ferveur comment l'environnement intellectuel parisien issu des naturalistes du Jardin des Plantes et du Muséum lui permette de développer d'exceptionnels talents de botaniste. Surnommé par ses pairs de «jeune homme à l'amosoir» (p. 105) parce qu'il reste des heures durant assis sur un arrosoir en prenant des notes botaniques, il énumère les multiples relations qu'il s'est créées et les nombreuses commandes publiques et privées qui seront déterminantes pour la suite de sa carrière. Ses rencontres avec René Desfontaines, professeur de botanique au Muséum, et Jose-Francisco Correia da Serra, botaniste, historien et diplomate portugais, joueront ainsi un rôle important sur ses réflexions taxinomiques et ses idées sur la classification «naturelle» reflétant les similitudes et les différences présentes entre organismes végétaux sur la base de leurs caractéristiques externes et internes. Les commandes des textes qui accompagnent les planches de l'*Histoire des plantes grasses* de Pierre Joseph Redouté en 1799 et la réécriture de la *Flore française* de Jean-Baptiste de Lamarck, dont il réforme le plan et la méthode de groupement des espèces pour en faire une classification plus «naturelle», seront décisives pour sa renommée. Celle-ci lui permet, pour le compte du ministre de l'intérieur Champagny qui cherche à obtenir une statistique des ressources végétales du territoire de l'Empire, d'entreprendre une exploration systématique d'une nation allant de Hambourg à Rome en passant par Bruxelles et Genève. Ces voyages seront importants, puisqu'ils lui donneront l'occasion de développer ses réflexions sur la distribution des plantes selon les facteurs climatiques, ce qui donnera bientôt naissance à la géographie botanique.

Le *Livre troisième* rapporte son séjour à Montpellier (1808-1816) où il accepte un poste de professeur de botanique à l'Ecole de médecine et la direction du Jardin des plantes de cette ville. Son séjour là-bas, confie-t-il, est loin d'avoir eu des «conséquences fâcheuses pour [son] développement intellectuel» (p. 267). A Paris, comme «jeune savant», écrit-il, «on est trop facilement entraîné à s'occuper d'objets très divers à l'occasion des travaux des autres pour pouvoir suivre sa propre impulsion, au moins pour la suivre complètement. On y est trop excité à lire des mémoires dans les sociétés savantes ou à les publier dans les journaux pour se donner toujours le temps de les achever en entier. On y est trop entouré de gens qui sollicitent ou qui obtiennent des récompenses pour ne pas se laisser entraîner à la fièvre des places; [...] On y vise davantage à faire des travaux qui ne prêtent pas le flanc à la critique que ceux qui tendent à embrasser les questions vraiment ardues de la science» (p. 268). C'est à Montpellier ainsi qu'il peut entamer une réflexion en profondeur sur les principes théoriques qui régissent la classification botanique et qui débouchera sur sa *Théorie élémentaire de la botanique* en 1813. C'est encore dans la capitale languedocienne qu'il entreprend son *Systema naturale*, audacieuse entreprise visant à «une énumération générale des végétaux du monde» et qui deviendra rapidement «la base de toute la partie la plus importante de [sa] vie» (p. 281). C'est enfin là-bas qu'il classe et décrit les exceptionnels desins coloriés de José Mariano Mocino représentant les végétaux du Mexique, qu'il fera recopier et relier sous le nom de *Flore du Mexique* à Genève quelques années plus tard, et qui restera sous la désignation de *Flore des dames de Genève*.

La chute du Premier Empire en 1815 motive son retour à Genève et introduit le *Livre quatrième*, dans lequel il raconte ses années de professorat à l'Académie et son engagement actif dans la vie publique, politique, scientifique et mondaine genevoise. On le voit ainsi fonder plusieurs institutions importantes de Genève, telles que la Société de Lecture, la Classe d'Agriculture à la Société des Arts ou encore le Jardin botanique. On apprend que ce dernier, institué lors de l'hiver 1817-1818, est motivé par la nécessité de faire face à la disette qui sévit dans la ville en donnant du travail aux pauvres et disposer d'un lieu de culture pour un grand nombre de variétés de légumes. Ses fonctions comme professeur en histoire naturelle à l'Académie l'amène à commenter l'enseignement qu'il donne en botanique et en zoologie. On voit ainsi défiler dans plusieurs pages nombre de ses étudiants, dont certains sont issus d'un haut rang social, tel le prince Frédéric VII de Danemark, le demi-frère de la reine Victoria, et le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, tandis que d'autres seront amenés à embrasser de belles carrières scientifiques, tel le chimiste Jean-Baptiste Dumas, ou le botaniste Seringe, directeur du Jardin botanique de Lyon, etc. On y perçoit aussi son goût pour la pédagogie, son souci qu'il a d'être bien compris de ses

élèves et la qualité des relations qu'il entretient avec eux. «Ma plus grande méthode de discipline, rapporte-t-il dans ce petit morceau d'anthologie, était que lorsque j'entendais ou voyais quelque marque d'inattention dans l'auditoire, je me tournais de ce côté tout en continuant à parler et je regardais fixement ceux qui ne me paraissaient disposés à l'étourderie. Mon regard faisait sur eux l'effet qu'on dit exercé par les boas sur les oiseaux et ils se taisaient et je n'ai jamais eu besoin d'autre chose» (p. 378). Les *Mémoires* nous dépeignent encore Candolle recevant chez lui quantité de naturalistes à qui il fait visiter son herbier dans un souci pédagogique, «puisque'il est nécessaire pour s'instruire de pouvoir observer ou expérimenter par soi-même [...] dans des collections considérables» (p. 392). Au travers de tous ses contacts internationaux, il remarque d'ailleurs très lucidement comment Genève de «par sa position au centre des parties les plus civilisées de l'Europe est une des villes qui offre le plus d'occasions de voir des étrangers», dont la communauté «ranime et varie la conversation d'une ville assez petite et [...] assez sociable pour que tout le monde s'y connaisse, mais par cela même un peu monotone» (p. 454). Signalons enfin deux paragraphes inédits qui avaient été supprimés de cette partie par Alphonse en 1862, et qui ravira à coup sûr les botanistes et historiens professionnels. Le premier est relatif à la constitution détaillée de son herbier (pp. 498-504) qui sera la base de son *Prodromus*, et le second décrit le contenu de sa bibliothèque botanique (pp. 504-506), qu'il voit comme «un accompagnement obligé d'un herbier et un outil nécessaire pour quiconque veut travailler» (p. 504).

Le *Livre cinquième* décrit les dernières années de sa vie, partant de sa démission de l'Académie en 1835 jusqu'à sa mort en 1841. Candolle y parle de sa maladie, la goutte, ainsi que d'autres maux dus à la vieillesse qui l'ont contraint à démissionner de ses fonctions universitaires. Il nous relate aussi son désespoir de ne pouvoir achever l'œuvre à laquelle il tient tant, le *Prodromus*, forme abrégée du *Systema naturale*, dont il s'est rapidement rendu compte de la démesure et de l'impossibilité de réalisation dès 1821. Dans les moments où sa santé se rétablit, frénétique, il se livre à une comptabilité ahurissante du nombre de taxons qu'il croit avoir nouvellement décrits (6002 espèces et 470 genres) et qu'il tient comme un record inégalé par aucun botaniste, pour se persuader que sa «carrière n'a pas été sans utilité» (p. 526). Candolle était-il donc narcissique, ce que laisserait penser sa motivation à transmettre à la postérité un écrit autobiographique? La réponse n'est pas si simple, car, comme le relève Evelyne Rogue dans *L'autobiographie: entre désir d'exister et désir d'éternité* (in *Horizons philosophiques* n° 10, 1999), il y a en premier lieu dans toute autobiographie au travers du «je» de son auteur-narrateur, un «espoir d'exister par et pour un autre être que soi en deçà et au-delà de tout néant».

Le *Livre sixième* comporte juste un titre «Mon portrait, soit jugement sur moi-même. Conclusions. Généralités» suivie d'une page blanche. Une note un peu abrupte des éditeurs nous confirme que ce dernier 'Livre' n'a jamais été rédigé et ne figure dans le manuscrit que par son titre. Simple notice informative? Ou volonté inavouée des éditeurs à nous faire imaginer, par leurs précisions, Candolle trépassant à la rédaction de ses dernières lignes, tel le poète Joachim du Bellay qui rendit l'âme en rédigeant ses ultimes vers? Dans tous les cas, l'ouvrage mérite sa place dans chaque bonne bibliothèque qui se respecte...